

DE QUELQUES EMPRUNTS POSSIBLES AU PORTUGAIS DANS LES PARLERS DU MAROC*

SIMON LÉVY**

De la prise de Sebta à la bataille de Oued el Makhazin (Alcázarquivir, 1415-1578) et particulièrement durant la première moitié du XVIème siècle, marocains et portugais ont été en contact direct : contact brutal, guerrier, mais aussi échange commercial, inégal mais important, surtout dans la zone atlantique, d'Azemmour à Safi, Agadir, Massa, Aryuim... On pourrait, en principe, s'attendre à trouver des témoignages linguistiques à la mesure d'une si longue période de contact entre les langues des deux peuples. Or tel n'est pas le cas. Les termes d'origine portugaise certaine dans les parlers marocains sont très peu nombreux. Pour la toponymie, *Funti* (du portugais *fonte* « source »), dans la banlieue d'Agadir, a survécu. Mais *Mazagão* et *Mogador*, adaptations portugaises de toponymes berbères¹ non fait fortune que dans les langues européennes ; l'arabe marocain leur a finalement préféré *el-Brija* « le fortin » puis *ej-Jdida* « la neuve » pour la première, *Essaouira* pour la seconde.

Quant aux noms communs, liés à tel ou tel objet, on en détecte quelques uns, mais leur étymologie ne va pas sans discussion.

La problématique de l'emprunt direct de termes d'une langue par une autre est connue. Des vocables isolés sont admis le plus souvent avec les objets, pratiques, notions ou nouveautés qu'ils désignent. Le commerce est le support le plus courant de ce genre d'emprunts. C'est le cas des anglicismes *rayt* « maillechort des théières », *gaz* « pétrole », *yard*, etc. Le contact direct des langues n'est pas, dans ce cas, nécessaire. Mais, si ce contact s'établit durant une période suffisante, un certain bilinguisme occasionne des interférences et emprunts en nombre important, et

*Communication présentée au *Coloquio Portugal-Marrocos ; diálogo de Culturas*. Rabat, 11-15 Décembre 1991, et mise à jour.

**Faculté des Lettres et des Sciences Humaines. Université Mohamed V. Rabat. Maroc.

¹Selon les étymologies généralement proposées, *imazigən* (pl. de *amazig*) « hommes libres » pour Mazagan, *aməgdol* « rempart, citadelle » pour Mogador.

souvent des doublets, le mot étranger étant adopté parfois sans nécessité. C'est ce qui se passe au XXème siècle avec les emprunts au français : le terme *tornfis* « tournevis » double, et même fait oublier le vieux *bulwalb*. On peut multiplier les exemples.

Le commerce maroco-portugais est réel à Massa, Safi, Azemmour. Les *haik*, *hanbel*, chevaux, blés marocains trouvent preneurs, qui les exportent vers le Portugal, et surtout vers l'Afrique Noire. Certes, une bonne part est prélevée sans contre partie comme tribut sur les Doukkala et Abda. Mais une autre est échangée contre des produits portugais ou d'Outre-mer². Par contre, il est difficile de se faire une idée des rapports entre les langues portugaise et marocaine dans les zones occupées - ou soumises à domination indirecte sous la férule de Yahia ben Taçfuft. À Sebta, Tanger, Asilah, Qsar Sghir, on voit mal un « bilinguisme » s'instaurer, dans des places fortes vidées de leur population marocaine, et dans un environnement de *jihad*. Sur la côte atlantique, la politique portugaise a été davantage orientée vers l'établissement de rapports de domination du type « protectorat ». Mais ici également il y a eu destructions de villes (Anfa, Titt) ou encore évacuation par les autorités wattasides. À cela, il faut ajouter les effets dévastateurs des famines et des razzias pourvoyeuses d'esclaves...

Pourtant, pour Safi, les indications disponibles laissent supposer une cohabitation entre portugais - assez nombreux pour y édifier une cathédrale gothique - et musulmans. On sait, en effet, que le commerce portugais y était actif avant même l'occupation, et que vers 1480, dans la déliquescence du pouvoir central marocain, le clan des Farhoun y dominait. La population était traversée par des courants contradictoires : elle attaqua la douane construite par les portugais qui firent intervenir leur flotte et occupèrent la ville (1508-1541). Léon l'Africain (pp. 118-119) ne parle pas d'évacuation de la ville ; il affirme même qu'une partie de la population de Ben Megher, à 35 km de Safi, tributaires du Portugal, s'y réfugia en 1515 et y possédait des maisons, alors qu'une autre partie était dirigée sur Fès³.

À Azemmour, les sources s'accordent sur l'évacuation de la population musulmane, en 1513, et le contact devait se limiter aux échanges avec les *mouros de paz*, populations soumises des environs, assujetties à la férule de Yahya ben Taçfuft.

Quant à la population juive d'Azemmour, restée sans défense dans une ville abandonnée, elle entra en pourparlers avec le duc de Bragança, commandant de la

²Voir *Histoire du Maroc* de Brignon, Amine, Boutaleb, Martinet, Rosenberger, Paris, Hatier, 1967, p. 179.

³Léon l'Africain (*Description de l'Afrique*, trad. Épaulard, Paris 1956) évoque les évacuations de Titt, El-Medina (p. 121), Subeit (p. 122), Bulsawan en 1514 (p. 123), Beni-Magher -dont une partie tributaire du roi du Portugal se serait réfugiée à Safi, et l'autre aurait été conduite à Fès sous la direction du Caïd Ali ben Ouachiman en 1515 (p. 127), Tednest (p. 74), Teculeht (p. 75), Hadechis (Had ak-kis ? Adegue dans des textes portugais), Tiyyout (Teijut), dont les populations auraient été détruites ou emmenées en captivité au Portugal en 1514 (p. 78), etc.

flotte assiégeante, par le truchement d'un certain Jacob Adibe qui parlait portugais⁴. C'est que, parmi la population juive de Safi et Azemmour, se trouvaient des expulsés d'Espagne (1492) et du Portugal (1496-1497) ou encore des *marranes* fuyant l'Inquisition⁵. Alors qu'en 1471 lors de la prise d'Asilah, la politique portugaise envers la population avait été la déportation à Safi et Azemmour, où l'objectif était l'animation d'un commerce de traite, Lisbonne tolérait les juifs⁶, dont certains, comme les Ben Zmerro, étaient employés comme interprètes officiels⁷. Le roi du Portugal nommait les rabbins-juges pour les deux places.

Ces données, somme toute parcimonieuses, tracent tout de même les limites du contact de langues dans les deux places fortes : à Safi, une période de trente trois ans (1508-1541) de cohabitation, sans doute problématique durant les dernières années. En définitive, rien de durable, de palpable aujourd'hui. À Azemmour et Agadir, des contacts commerciaux - tant que l'action des saadiens ne remet pas en cause le rapport des forces.

À Safi et Azemmour on observe en outre une cohabitation avec des communautés juives - dont le rôle dans le commerce peut avoir été un vecteur de diffusion pour de nouveaux vocables, même loin des deux ports. Mais les parlars juifs de ces villes, n'ont pas conservé de traces nettement « portugaises ». Certains emprunts ibériques leurs sont particuliers : *tiyo, tiya* (« oncle, tante ») aussi espagnol que portugais...

Plus intéressant est le cas des *rekadas* (« boucles d'oreilles ») qui, localisé dans la même zone, ignoré à Fès ou Rabat juifs, est toujours vivant en portugais : *arrecadas*... Mais le castillan avait encore *arracadas* au XVII^e siècle, ce qui limite la valeur de l'hypothèse⁸.

⁴Damião de Gois, *Cronica do rei Dom Manuel*, 1566-1567, trad. de R. Ricard in *Les Portugais au Maroc*, Rabat, 1937.

⁵Ainsi Mose Adibe, d'Azemmour, jugé à Evora en 1537 par l'Inquisition pour être revenu au judaïsme après avoir été chrétien. Voir A. Laredo, *Les noms des Juifs du Maroc*, Madrid, 1978, p. 229

⁶D'après Léon l'Africain, la population de Safi comptait 4000 foyers dont 100 foyers juifs (*op. cit.*, p. 78) ; à Azemmour, avant la conquête, il pouvait y avoir 400 foyers juifs (p. 127).

⁷L'histoire a retenu surtout le nom d'Abraham Ben Zamiro (pron. Ben Zmerro), interprète du gouverneur Diogo de Azambuja, nommé rabbin en 1510, qui exerçait aussi la médecine et fut chargé de missions auprès de personnalités marocaines, y compris le chérif saadien de Marrakech. Quant à l'origine des Ben Zmerro, la plus vraisemblable serait le royaume de Grenade où ils se seraient établis à une date imprécise au cours du XV^e siècle fuyant les persécutions castillanes, avant de passer au Maroc. Leur langue familiale est en effet l'arabe dialectal, qu'ils écrivent en caractères arabes vocalisés, même pour des lettres personnelles, comme le prouve un document de la Torre do Tombo, traduit par G. S. Colin (« Des Juifs nomades retrouvés dans le Sahara marocain au XVI^e siècle » in *Mélanges d'études luso-marocaines dédiées à la mémoire de David Lopes et Pierre de Cénival*, Lisbonne, 1945). Cet usage des caractères arabes - plutôt qu'hébraïques, ce qui est plus courant pour écrire le judéo-arabe- et le fait même qu'ils transcrivaient leurs traductions portugaises au moyen de ce même alphabet arabe (et non latin) confirmerait qu'ils n'étaient pas originaires du Portugal, mais qu'ils se seraient familiarisés avec le portugais grâce à leur connaissance du castillan. Sur ces textes, voir D. Lopes, *Textos en aljama portuguesa*, 2^eme éd., Lisbonne, 1940.

⁸Le portugais *arrecadas* et l'espagnol *arracadas* dérivent de l'arabe (voir Dozy et Engelmann, *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*. 2^eme éd., Amsterdam 1869, p. 86). Dozy proposait un croisement entre *alcarradas* (vieux portugais < اقراط « boucles d'oreilles ») et الركضات « battements d'ailes » plus proche de *arrecadas*. Une évolution sémantique similaire a

Il est vrai que, parmi les juifs, seule une partie étaient des réfugiés de la Péninsule Ibérique, et que l'usage de l'espagnol était vraisemblablement chez eux plus répandu que celui du portugais, car nombre d'expulsés du Portugal de 1496 étaient eux mêmes des réfugiés d'Espagne de 1492. Le portugais n'a finalement laissé que peu de traces dans le judéo-espagnol du Maroc (*ḥakitiya*) : quelques mots comme *moraima* « ensemble des musulmans » (esp. *morisma*), *alfinete* « épingle »⁹. Ce n'est qu'exceptionnellement donc que l'on peut envisager une voie de passage vers l'arabe marocain à travers le judéo-espagnol pour des termes d'allure portugaise.

La concurrence victorieuse du castillan.

Le contact entre l'espagnol et les langues du Maroc a été plus long, renouvelé, direct ou indirect. En diverses circonstances se sont créés des situations de bilinguisme local : avec l'arrivée, en 1492, des réfugiés juifs d'Espagne (sefardis), concomitante de celle des andalous musulmans dont le dialecte arabe s'était formé au contact du parler roman des *mozarabes* ; puis en 1610 avec l'installation à Rabat -et Tétouan- de morisques, hispanophones. Entre ces deux dates, l'Inquisition ibérique avait alimenté un courant des chercheurs d'asile.

Ainsi, durant un à deux siècles, selon le cas, le castillan est resté la langue d'une minorité dans des villes comme Fès, Salé, Safi, Marrakech (sefardis) Rabat et Tétouan (sefardis et morisques)¹⁰. Cette situation perdurera jusqu'au XX^e siècle pour les juifs de Tétouan, Tanger, Chaouen, Asilah, Larache, El Qsar el Kebir, alors même que des colonies espagnoles de commerçants, pêcheurs, etc., réapparaissent à Casablanca, El Jadida, Tanger, au long du XIX^e siècle... Or juifs et morisques jouent un rôle important dans l'échange avec les pays étrangers, commercial ou diplomatique. Les premiers entretiennent des relations -en judéo-espagnol- avec leurs correspondants sefardis d'outre-mer. Les seconds dominent dans certains ports, et dans la marine. Le relais est pris, aux XVIII^e-XIX^e siècles par l'installation de compagnies de commerce espagnoles¹¹, par un accroissement de l'échange avec Cadix et Gibraltar. De ce fait les termes étrangers qui sont diffusés dans l'arabe

donné *moṭayṣat* « boucles » d'oreilles en judéo-arabe de Fès -qui dérive, comme *maṭiṣa* « escarpolette », de l'arabe mar. *ṭaṣṭiṣ* « se balancer ». Federico Corriente (« Los arabismos del portugués » in *Estudios de dialectología norteafricana y andalusí*, vol. 1, Zaragoza, 1996) propose une étymologie « probable » à partir de l'arabe *arraqqāḍah* « dormeuse », évoquant des boucles d'oreilles dont la taille exagérée les faisaient reposer sur les épaules (pp. 18 et 36).

⁹Benoiel, *Dialecto judeo-hispano-marroquí o Hakitia*, Madrid, 1977, p. 233,70.

¹⁰Cette situation linguistique était reflétée au XVII^e siècle -non sans exagération- par le récit de Mouette (*Relation de captivité*, Paris 1683, préface) : « les maures s'y retirant, y portèrent la langue espagnole, qui y est encore aussi commune aujourd'hui que l'arabe ».

¹¹Ainsi à Casablanca, dès le XVIII^e siècle, les Cinco Gremios Mayores de Madrid ; à El Jadida, la Compañía Don Benito. Voir Rouard de Card, *Les relations de l'Espagne et du Maroc pendant les XVIII^e et XIX^e s.*, Paris, 1905.

marocain sont principalement espagnols -ou hispanisés¹² (« machine » du français devient *machina* ; *birra* du fr. « bière » et/ou ang. « beer »).

Des termes portugais ont dû se confondre avec leurs proches cousins castillans qui ont pu, pour ainsi dire, les « recouvrir ». Ainsi les *real* portugais, attesté au XVI^e siècle se confond avec son homonyme espagnol qui survit dans la monnaie de compte populaire marocaine *ryal* (= cinq centimes)¹³.

Plus d'hypothèses sérieuses que de certitudes.

Il est évident que les emprunts que nous étudions ci-dessous n'épuisent pas la question, ni en synchronie car il faudrait d'abord élargir le champ des monographies dialectales locales, ni à plus forte raison en diachronie, pour les époques antérieures, en s'appuyant sur des documents.

Le terme *katre* ou *katri* « lit d'une place, banquette en bois » est attesté dans la plupart des parlers arabes marocains. Dérivé du malais *kátel/kátare*, il est attesté en portugais dès 1510¹⁴ : il est passé en espagnol et attesté en cette langue en 1578¹⁵. En arabe marocain, *katre* est antérieur à 1785, date à laquelle Dombay élabore à Tanger sa *Grammatica linguae Mauro-arabicae* et le relève dans le *Vocabularium* qui l'accompagne¹⁶. La seule certitude est ici le passage par le portugais ; mais l'arabe marocain a pu recevoir le mot à travers l'espagnol des morisques, ou encore des corsaires (lit de marin ?)...

La filiation de *fnata/fnita*, et, par métathèse *nfita*, semble renvoyer plus sûrement au portugais *alfinete* « épingle » -lui même dérivé lointain de l'arabe *al-hīlāl*¹⁷. Mouette¹⁸ parle d'importations marocaines d'épingles et d'aiguilles vers 1670, et cite le mot *l'finita* -qui a pu désigner, au début, un genre particulier d'épingle. Mais on ne peut, ici encore, écarter l'hypothèse d'un glissement de /l/ à /n/ : *alfilete*, *flita*, *fnita* (ce glissement, toujours actuel, fait que *Ismaʕil* passe à *Smaʕin*, même chez Mouette).

¹²Pour une étude plus étendue des emprunts espagnols, anglais, français, je me permets de renvoyer à S. Lévy, *Parlers arabes des Juifs du Maroc : particularités et emprunts*. Thèse de Doctorat d'État. Paris VIII, 1990 (sous presse aux Éditions de la Faculté des Lettres de Rabat).

¹³On peut penser, en raison du large déploiement de la marine et du commerce lusitaniens dans l'Océan Indien, le Golfe d'Oman et la mer de Chine, appuyé sur des comptoirs et colonies, que le *rial* saoudien, le *riel* cambodgien, etc., ont une même origine. La forme portugaise *real* est attestée en 1414 (J. P. Machado, *Diccionario etimológico da lingua portuguesa*, Lisbonne, 1952-1959).

¹⁴Machado, *op. cit.*, p. 534.

¹⁵Corominas, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana* (4 vols., Madrid, 1974), vol. 1, p. 925 -qui le fait remonter au Tamil, en passant par le portugais.

¹⁶Ed. Vienne, 1800.

¹⁷L'arabe *al-hīlāl*, avec *imāla* andalouse est passé à *al-hīlil* ; en valencien on retrouve *hilil*, en vieux castillan *alhilel* (tous deux avec /h/ aspiré) qui coexiste avec *alfilel*, lequel va donner, par dissimilation des /l/, *alfiler* en espagnol moderne, ou avec le morphème *-ete-*, *alfilete*, et, en portugais, *alfinete*. Les parlers judéo-arabes ont des formes dérivées de l'espagnol : *filite* (Fès) ; *feleti* « épingle à tête » et *feller* « épingle à nourrice » à Meknès ; *fler* à Deb dou et Talilalt, etc. (voir S. Lévy, *op. cit.*, glossaire).

¹⁸*Op. cit.*, p. 319.

La fourchette n'est pas un instrument qui relève de la culture marocaine. Aussi, aujourd'hui, le terme le plus répandu est-il le gallicisme *fəršeta*, tandis que du verbe *ʃəkk* « piquer » dérivent des formes locales, plus anciennes : *mčak*, cité pour le Nord Marocain par Lerchundi¹⁹, *mʃəkka*, naguère à Fès-Medina. Mais il existe également le terme *garfo*, plus ou moins répandu²⁰, jusqu'en Algérie et même en Égypte²¹. *Garfo* est portugais, et l'objet, finalement, n'est pas aussi récent au Maroc que son usage moderne : la première ambassade française de Pierre de Piton (1533) apportait des fourchettes parmi ses cadeaux²² ; au XVIII^e siècle on importait des fourchettes de bois d'Espagne²³. Mais *garfo* n'est pas espagnol. Machado²⁴ le rapporte à l'ancien français *grafe* « poinçon, stylet pour écrire », et au grec *grafion*, même sens. Encore que Pedro de Alcalá²⁵ donne l'arabe *magrafa* pour l'espagnol « *garfio para sacar carne* » soit « crochet pour prendre de la viande », ce qui ne va pas sans jeter un doute, non seulement sur l'identité de ce *garfio* mais sur l'étymologie elle-même de port. *garfo* et esp. *garfio*. Ne peut-on en effet les rapprocher de la racine arabe {grf} « puiser avec la main » ? Ceci étant, *garfo/karfu*, largement diffusé du Maroc à l'Égypte, semble bien renvoyer au portugais plutôt qu'à *garfio* dont le sens espagnol est resté jusqu'à aujourd'hui, « crochet ».

Une forte présomption « portugaise » pèse sur l'origine de *pallebe* « biscuit de Savoie », terme connu des parlers judéo-arabes -et au-delà, particulièrement chez les musulmans de Rabat *pallepa-* qu'aucune étymologie espagnole n'explique de façon satisfaisante. En effet, on pourrait penser à *pan leve* « pain léger » ; mais *leve* est un terme savant, que l'on voit mal s'appliquer à un gâteau, tandis que le complexe *pan lêvedu* « pain levé, fermenté, gonflé », attesté en galicien, dialecte qui se rattache au portugais²⁶, fournit un étymon plausible. Le portugais *lêvedu* - « levé, fermenté, dont la pâte a gonflé », comme celle de *pallebe-* est accentué sur la première syllabe. L'apocope de la syllabe finale atone de *lêvedu*, l'assimilation du /n/ de *pan* au /l/ de *leve* prononcé *lebe*²⁷, expliqueraient correctement le passage de *pan lêvedu* à *pallebe*. Le castillan *leudo* « fermenté » n'aurait pu donner la même évolution. On est donc fondé à poser un étymon relevant du portugais ou d'un dialecte proche.

¹⁹*Vocabulario español-arábiga del reino de Marruecos* -dont la première édition date de 1892.

²⁰Il est cité par D. Ferré, *Lexique marocain-français*, Gap, 1952, p. 42 ; B. Tedjini, *Dictionnaire arabe-français (Maroc)*, Paris, 1948, p. 200. Tous les parlers judéo-arabes connaissent ce terme. Pour l'Algérie, cf. M. Beaussier, *Dictionnaire pratique arabe-français*, Alger, 1931.

²¹Corominas, vol. 3, p. 103-107 : *kárfu*.

²²*Sources inédites*, 1^{ère} série, vol. 3.

²³H. Kochler, « Ce que l'économie privée importait d'Espagne au Maroc au XVIII^e siècle » in *Hespéris*, 1952, pp. 383-405.

²⁴*Op. cit.*, p. 1073.

²⁵P. 260.

²⁶Corominas, *op. cit.*, vol. 3, p. 618.

²⁷Le passage de la labiodentale /v/ des emprunts romans à la bilabiale /b/ est normal en arabe marocain auquel le phonème /v/ est étranger.

Un cas épineux : *aṭay*.

L'évolution phonétique des emprunts romans peut apporter des arguments dans la recherche concernant des étymologies controversées, comme celle de *aṭay* « thé ». Le terme marocain revêt une forme berbère (pseudo-article *a-* ; incompatibilité avec l'article arabe *al-*, sauf dans quelques parlers de type bédouin). Mais à quelle langue appartient l'étymon ? On admet en général que la diffusion du thé au Maroc est due au commerce anglais, particulièrement à partir de Gibraltar, progressivement, sous le règne de Sidi Mohammed Ben Abdellah et au XIX^{ème} siècle²⁸. Cela laisse supposer que le /t/ de *aṭay* serait celui de *tea* [t̪] et il faudrait admettre une diphtongaison de ce /i/ long en /ay/, sans pouvoir pour autant expliquer le pseudo-article berbère *a-*. En arabe marocain, la tendance dominante (mais non exclusive) est à la réduction des diphtongues primaires (*layla* > *lila* « nuit » ou secondaires (*ḥāṭiṭ* > *ḥeṭ* « mur »).

Il est vrai que la diphtongue finale *ay* pourrait résulter d'un croisement avec la forme arabe orientale *ṣay*, celle de l'arabe régulier, écrit (admise en Tunisie en doublet *ṣay/tay*).

Mais si la diffusion du thé est due au commerce anglais, l'apparition du mot *aṭay* a bien pu lui être antérieure, et prendre les chemins qui suggérait G. S. Colin (voir note 28) :

« Pour un autre mot qui, en Afrique, est lui aussi d'origine européenne, celui du thé : *atay*, il est possible que ce soit par le ḥassaniya qu'il ait été introduit au Maroc, d'où il est passé en Algérie.

Il est en effet probable qu'en Afrique, le thé a été d'abord importé sur la côte de l'Atlantique, au Sénégal, par les Portugais dont le commerce s'est exercé à certaines époques jusqu'à Tombouctou. Ce sont peut-être les Znāga berbérophones qui l'ont berbérisé en lui préfixant le pseudo-article *a-*. De Mauritanie, l'usage du thé aurait remonté vers le Nord, jusqu'au Sous et au Tafilalt ; il aurait été ensuite introduit au Maroc par les dynasties sa'dienne ou 'alawite, toutes deux originaires du Sahara du Nord ; peut-être encore, l'usage du thé et son nom ont-ils été apportés au Maroc par l'une des

²⁸Sur cette question voir l'étude fort documentée de J. L. Miège, « Origine et développement de la consommation du thé au Maroc », in *BESM* 71 (janvier 1957). L'auteur, reprenant les témoignages de voyageurs étrangers -et l'évolution des prix qui en faisait un produit de luxe jusqu'à la fin du XVIII^{ème} siècle ce qui en réduisait la diffusion- conclut : « l'usage du thé, introduit à la cour chérifienne dans les toutes premières années du XVIII^{ème} s. par l'entremise des ambassades européennes, ne se répandit dans les classes les plus aisées -par imitation des habitudes du Makhzen et peut-être par l'action des corsaires- qu'à la fin du siècle et aux premières années du XX^{ème} s. grâce à un abaissement considérable des prix et dans une moindre mesure au rôle de redistribution de Gibraltar » (p. 381). L'hypothèse de G. S. Colin serait plus assurée si l'on pouvait préciser l'époque d'apparition du thé parmi les sahariens, dans le Sud marocain, dans les « ports » du désert. Une datation précoce plaiderait pour une « remontée » d'Afrique vers le Nord. Sur ce point, J. L. Miège s'en remet à Leriche (« De l'origine du thé au Maroc et au Sahara », in *Bulletin de l'Institut Français d'Afrique Noire*, 2, (avril 1953)) pour qui l'introduction du thé en Mauritanie n'est pas due aux portugais mais au commerce saharien du Maroc. Toujours est-il qu'au début du XIX^{ème} siècle un témoignage européen montre une consommation de thé dans l'Oued Noun...Quand avait elle commencé ? (Miège, *op. cit.*, pp. 384-385).

nombreuses tribus ma'qiliennes de Mauritanie : Brâbich, Rhâma, Udâya, Ulâd Dlîm que les sultans sa'diens transportèrent dans le Hâuz de Marrakech et que les 'Alawites répandirent un peu partout dans le Maroc aux alentours des villes principales : Fès, Meknès et Rabat »²⁹

On sait que deux étymons chinois sont passés dans les langues d'Occident : *t'e* des dialectes d'Amoy et de Foukien qui ont donné *tea* de l'anglais, *thé* du français, *té* de l'espagnol, etc. ; *č'a* du chinois mandarin a donné le russe et le turc *čaj* et le portugais *ša* (*cha*), attesté en 1565. La forme moderne et académique n'est pas affriquée : *cha* se prononce comme le français « chat » ; mais les parlers du Nord du Portugal ont une affriquée /tʃ/ (= tch), soit *tcha*³⁰.

Dans les parlers marocains, l'affriquée /tʃ/ des emprunts ibériques a donné soit /ʃ/ (*cochinilla* > *qšiniya* « cochenille », *kochina* > *kšina* « cuisine »), soit /tʃ/, légèrement affriqué (*chanca* > *tšinka* > *ʃanka* pl. *ʃnuk* « carte de peu de valeur » ; *ʃiyyək* « tirer la plus petite carte, couper » qui dérive de *čiko*, esp. *chico*). De même le portugais *cha* [tʃa] a bien pu donner *ʃa*, puis *aʃay* (croisement avec *šay* et adjonction du pseudo-article berbère *a-*).

Voilà de quoi remettre à flot l'hypothèse de G. S. Colin... À moins que *atay* ne soit une formation purement berbère, dans tel ou tel parler...ce qui renverrait dos à dos anglais et portugais, en ne laissant que la « consolation » d'un verre de thé³¹.

Finalement bien peu de certitudes : le Maroc a peu emprunté au portugais, infiniment moins que les langues ibériques n'ont emprunté à l'arabe et c'est bien normal si l'on compare quelques décennies de contact de langues au Maroc avec les siècles de bilinguisme dans la Péninsule. Il reste que la poursuite de l'histoire à travers celle des mots est un exercice délicat, hasardeux, mais toujours passionnant s'il est mené avec rigueur.

²⁹G. S. Colin, « Mauritanica », *Hespéris*, 1930, fasc. 1-2, p. 131-140.

³⁰Information due au Prof. Claudio Torres.

³¹À titre purement spéculatif, d'étymologie-fiction, ne peut-on supposer une formation sur le schème {*a*—*racine verbale*—*ay*} (cf. tachelhit *abbay* « morsure », *aglay* « séparation », *azray* « déglutition », etc.) ? Avec la racine *tu* (forme d'habitude *tattu*) « oublier, se consoler », on aurait obtenu un **atay* « consolation, oubli » que donne le breuvage ? La parole est aux spécialistes.